

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

X.

Il entra avec d'infinies précautions, et s'approcha du lit où Jeanne dormait réellement sous l'influence des potions ordonnées par le docteur.

Jeanne était ravissante dans son sommeil, qui lui communiquait quelque chose de cette expression de candeur confiante et touchante, particulière aux premières années de la vie. Il y avait quelque chose de doux et de fin, de délicieux et d'angélique dans toute sa personne, où la femme commençait à naître sous la jeune fille. Un peintre en fut devenu amoureux et eût fait un chef-d'œuvre.

Robert, qui n'était pas artiste, mais qui était amoureux, ce qui rend deux fois artiste, la contemplait, saisi d'une ivresse douloureuse.

Cette créature adorable qui dormait là, sous ses yeux, c'était le bonheur ! Et ce bonheur lui était interdit ! Et ce bonheur était pour un autre !

Et quel autre ! ce comte, ce Gérard de Noiville ! Un être inepte, stupide, sot, prétencieux, sans élévation d'âme, sans générosité de cœur, sans portée d'esprit ; incapable d'apprécier le rare trésor dont il allait devenir propriétaire ; ne voyant dans Jeanne que ce qu'il aurait vu dans toute autre femme jeune et jolie, que le mariage eût servie à ses appétits ; ne pouvant aimer que comme on aime les filles : pour le plaisir ; et

ses chevaux : pour la vanité. Et Robert s'enfonçait les ongles dans la paume des mains, non-seulement parce qu'il perdait la femme qu'il aimait ; non-seulement parce qu'elle appartenait à un autre ; mais encore parce que cet autre étant indigne d'un

semblable trésor, il voyait une dégradation et comme une sorte d'avilissement de son idole dans cette union qui le torturait, en attendant qu'il en mourût.

Vingt fois il eut envie de se pencher sur cette couche virgine et de presser ses lèvres sur ses lèvres entr'ouvertes qui semblaient s'offrir aux baisers. Mais, il se redressait et s'éloignait, quand il sentait la tentation trop forte. Elle était sous son toit, elle était sous la sauvegarde de son honneur, et il fit mort plutôt que d'accomplir un acte que sa conscience réprouvait. Les heures s'écoulaient ainsi.

Robert avait fini par se laisser tomber sur un siège, près du lit. Se croyant seul, car Andrée ne bougeait pas et paraissait dormir profondément, il se luttait plus contre sa faiblesse et sa douleur, et des larmes coulaient lentement de son mâle visage.

Enfin, une lueur blanche entre peu à peu dans la petite chambre

silencieuse. C'était le jour qui naissait. Andrée fit un mouvement. Jeanne poussa un soupir, comme si elle allait s'éveiller.

Robert, craignant d'être surpris, se leva et s'enfuit.

Le même jour, dès neuf heures, la superbe calèche et les superbes chevaux du non moins superbe comte Gérard de Noiville



— Seriez-vous, par hasard, le groom que je lui ai demandé ?

stationnaient devant la maisonnette de madame veuve Dauray.

Jeanne était levée et habillée, très suffisamment remise des suites de son accident pour supporter le voyage jusqu'à Paris. Madame Ferté était venue seule pour chercher la pupille de son mari. Rien ne retenait plus Jeanne, et, pourtant, elle reculait de minute en minute son départ sous mille prétextes futiles, comme si elle eût attendu quelque chose ou quelqu'un.

Elle attendait quelqu'un, en effet. Elle attendait Robert ! Mais Robert ne paraissait pas.

Enfin, n'y tenant plus, pressée par madame Ferté, voyant que personne ne lui parlait de celui qui la préoccupait elle dit toute rougissante, à madame Dauray :

— Est-ce que je ne verrai pas le docteur ? J'aurais voulu lui faire mes adieux et le remercier de ses soins, de son dévouement pour moi, du service qu'il m'a rendu.

— Le docteur est sorti dès le matin, appelé près d'un malade et ne rentrera que fort tard, répondit la mère d'une voix altérée, en pressant Jeanne sur sein comme si elle eût été sa fille.

Jeanne ne répliqua pas un mot, mais deux larmes montèrent à ses yeux.

Cinq minutes après elle était installée confortablement dans la magnifique calèche aux riches armoiries, après avoir pris congé d'Andrée qui retournait au couvent. Le cocher toucha ses chevaux, qui partirent au trot allongé. Au moment où la voiture s'ébranlait, le rideau de mousseline d'une des fenêtres du premier se leva doucement, et si Jeanne avait regardé de ce côté, elle eût vu la tête pâle et le visage ravagé, désespéré de Robert, lui envoyant un dernier adieu de ses yeux brûlés par la fièvre.

XI.

Le même jour où Jeanne revenait chez son tuteur, de chez qui elle ne devait plus sortir que pour épouser le comte de Noiville, Prosper Martin, Désiré et Julie, rentraient à Paris, de retour de la villégiature à laquelle ils avaient jugé prudent de consacrer les premiers instants qui suivaient la mort de mademoiselle d'Esparre.

Tous trois étaient fort inquiets. Ils avaient lu les journaux avec la plus grande attention et la curiosité la plus passionnée, pour voir si l'on parlait de l'accident tragique arrivé à Saint-Maur-des-Fossés ; et les journaux gardaient un silence absolu sur ce sujet, ne mentionnant même pas l'écroulement de la passerelle établie sur la Marne.

Nos lecteurs comprennent facilement les causes de ce silence. Sauf les intéressés, qui étaient convenus d'en garder le secret, nul n'avait dû que mademoiselle d'Esparre avait failli se noyer, après être sortie de son pensionnat en pleine nuit. D'autre part, l'entrepreneur des travaux du pont, attribuant l'écroulement de la passerelle à quelque négligence de l'un de ses ouvriers et se rendant parfaitement compte qu'il n'avait pas pris toutes les précautions nécessaires, s'était hâté de réparer le dégât, en s'arrangeant pour que la nouvelle ne s'en réponde pas. Mais les trois complices ignoraient tout cela, et ce silence leur paraissait inexplicable.

— Pas de nouvelles, bonne nouvelle ! disait Prosper sans convictions, mais dans le but de rassurer Julie, dont la pâleur et l'agitation nerveuse racontaient assez les poignantes inquiétudes.

— Ce silence prouve qu'on n'a peut être pas cru, absolument, à un simple accident, répliquait Désiré, et qu'on poursuit

une enquête secrète. Mais nous n'avons rien à craindre. J'avais trop bien pris mes précautions pour cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle d'Esparre est morte, et que Julie sera appelée prochainement chez le notaire pour palper l'héritage.

— Morte ! répétait Julie avec un frisson. Et si elle n'était pas morte ?

— C'est impossible ! La passerelle s'est écroulée. Cela, je l'ai vu de mes yeux, et j'ai entendu le cri qu'elle a poussé, ainsi que le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Néanmoins, il y avait quelque chose de louche dans ce silence des journaux et l'inquiétude leur fit abréger leur absence.

Aussitôt arrivé à Paris, pendant que son frère et Julie regagnaient chacun leur domicile, Désiré se rendit rue de l'Université, pour rôder aux environs de l'hôtel du comte de Noiville, n'osant aller directement rue de Navarin, où il jugeait que, moins il serait vu, mieux cela vaudrait pour la sécurité commune.

La nouvelle de la mort de Jeanne devait y avoir pénétré aussi bien que dans l'étude du notaire, et il était impossible qu'il n'en transpirât pas quelque chose dans les allures des gens du comte.

Le hasard le servit à souhait. Au moment même où il arrivait en vue de l'hôtel de Noiville, un domestique, à la livrée du comte, en sortait. Il traversa la rue d'un pas majestueux et entra noblement dans une petite crèmerie située à peu de distance.

— Voilà mon affaire ! pensa Désiré. Ou il causera de lui-même avec quelque camarade, ou je trouverai bien moyen de lui tirer les vers du nez.

Et ceci dit en lui-même, Désiré entra, à son tour, dans la crèmerie.

C'était le matin. Il demanda une tasse de café au lait et vint s'installer à une table voisine de celle où le domestique, qui n'était autre qu'Alexandre, le propre valet de chambre de Gérard de Noiville, était déjà assis en compagnie d'un individu d'une quarantaine d'années, qu'à son costume, et à défaut du costume, à ses allures, on ne pouvait pas ne pas reconnaître pour un cocher de bonne maison.

Tous deux causaient, en prenant un verre de vin blanc, à haute et intelligible voix, sans s'inquiéter le moins du monde d'être entendus, en valets qui parlent, non de leurs affaires, mais des affaires des maîtres.

— Ainsi, disait Alexandre, tu n'as pas trouvé ce que désire le comte ?

— Non, mon garçon, répondait le cocher. Un groom, remplissant les conditions exigées, c'est-à-dire de petite taille, par conséquent tout jeune, intelligent, connaissant bien les chevaux, c'est plus rare que les marrons d'Inde aux Tuileries. Avec du temps, on y arriverait. Mais tu es trop pressé.

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est monsieur le comte. Il faut que sa maison soit montée au complet, d'ici trois ou quatre jours. Il ne nous manque que le groom.

— Pense donc, on signe le contrat de mariage samedi prochain !

En entendant ces paroles, Désiré, qui portait son bol de café au lait à ses lèvres, manqua de la laisser échapper.

— Quand se marie-t-il donc, ton patron ? demanda le cocher.

— De samedi en huit.

Une sueur glacée perla sur le front de Désiré Martin. Mais était-ce bien de Jeanne qu'il s'agissait ? Il eût voulu en douter, se cramponnant à quelque espoir insensé.

—Est-ce bien sûr ? fit encore le cocher.

—Tout ce qu'il y a de plus sûr ! Un moment, nous avons cru que la cérémonie serait retardée, à cause, paraît-il, d'un petit accident ou d'une légère indisposition de la demoiselle ; mais cela n'était pas sérieux et le programme suivra son cours.

Désiré faisait des efforts inouïs pour qu'on n'entendit pas ses dents qui claquaient.

—Alors, ma vieille, charge un autre de la mission ; je ne puis m'en occuper davantage, pour le moment.

—Pourquoi.

—Parce que le baron quitte demain Paris, pour une quinzaine de jours, et qu'il m'emmène avec lui, ainsi que ses chevaux, dont il ne se sépare jamais.

—Sapristi ! fit Alexandre. Quel guignon ! Et tu n'as personne à m'indiquer ? Le comte va faire une vie !

Le cocher se gratta le front.

—Voilà, autrefois, j'ai bien connu un gamin qui aurait peut-être fait l'affaire... Il était employé chez un marchand de chevaux de Belleville... Un enfant trouvé... J'irai... Mais il est parti chez un éleveur, à la campagne... Je ne sais où.

—Comment s'appelait-il ?

—Pierre Henry !

Pour le coup, Désiré crut qu'il allait se trouver mal, en entendant ainsi nommer le petit malheureux qu'il avait assassiné. Un instant, dans une vision atroce, il vit passer devant ses yeux le cadavre ensanglanté de sa victime. Mais il lui semblait qu'on le regardait ; que sa pâleur, que son agitation allaient le dénoncer, et enfonçant ses ongles dans la paume de ses mains, et par un effort héroïque de volonté, il reconquit un apparent sang-froid.

Les deux hommes avaient vidé leur chopine de vin blanc. Ils se levèrent aussitôt.

—Allons, fit Alexandre, je chercherai d'un autre côté, et j'embaucherai un gosse quelconque ; après tout, s'il ne fait pas l'affaire, cela regarde monsieur le comte. Néanmoins, si d'ici demain tu découvrais l'objet demandé, tu me l'enverrais « dare dare, » n'est-ce pas ?

—Tu peux y compter.

Alexandre régla la consommation, et le cocher sortit accompagné du valet de chambre.

Désiré restait là, anéanti, foudroyé.

—Vivante ! murmurait-il ! vivante ! C'est impossible !

Et, d'une main qui tremblait, il épongeait son pâle visage inondé de sueur froide.

—Allons ! se dit-il brusquement, assez de faiblesse, comme ça. Il faut savoir !

Cinq minutes après, il s'acheminait vers la rue de Navarin.

Entrer chez le notaire, il n'y fallait pas songer. Mais, en arrivant vers midi, qui est l'heure du déjeuner pour les clercs, il avait chance de rencontrer le petit saute-ruisseau à qui il avait eu déjà affaire, quelques jours auparavant. Ses prévisions ne furent pas déçues. Il débouchait à peine dans la rue de Navarin, venant de la rue des Martyrs, qu'il aperçut le gamin en question, se dirigeant vers une boutique de charcuterie, où il allait évidemment chercher la pâture des autres clercs, qui ne sortaient point de l'étude.

Désiré pressa aussitôt le pas pour se croiser avec lui.

—Eh ! bonjour ! dit-il familièrement en abordant le gamin. Celui-ci, qui s'appelait Paul de son petit nom, le regarda de l'air effaré et un peu niais qui lui était habituel.

—Vous ne me reconnaissez pas ! fit Désiré. Voyons, il y a cinq ou six jours, un matin, vous m'avez donné des renseignements pour mon bourgeois, qu'est loueur de sapins !

—Ah ! oui, répliqua enfin le jeune Paul en souriant bêtement ; je me rappelle à présent ! Ça va bien, depuis l'autre jour ?

—Oui, oui, pas mal ! Et vous aussi, à ce que je vois.

Désiré reprit haleine, mais sa voix était sèche quand il posa la question suivante :

—Et le mariage, ça tient toujours ?

—Plus que jamais ! Samedi, la signature du contrat, et l'autre samedi, la cérémonie à la mairie et à l'église. Nous aurons congé.

—Alors, la demoiselle n'est pas malade ? continua Désiré blémissant.

—Elle l'a été, mais ce n'était rien.

Jeanne avait échappé à la mort ! Jeanne épousait le comte de Noiville ! Tant efforts, tant de ruses, étaient perdus ! Et c'était pour rien que Désiré était devenu l'assassin de Pierre Henry !

Bouleversé, sans s'inquiéter de ce qu'en penserait son interlocuteur, le frère de Prosper Martin tourna brusquement le dos au petit clerc de Me Ferté, et prit sa course vers l'avenue Trudaine.

XII.

En moins de cinq minutes, il eut gagné la maison. Il gravit les marches de l'escalier quatre à quatre, donna un vigoureux coup de sonnette, sans se donner le temps de reprendre haleine. Julie vint lui ouvrir.

—Prosper est-il ici ? demanda le gamin.

—Oui, dit Julie en pâissant légèrement.

Désiré passa devant elle comme une flèche, et entra dans la première pièce, où il se laissa tomber sur une chaise.

En voyant le visage bouleversé du gamin et son entrée furieuse, la jeune fille eut une vive émotion. Moins rassurée que ses deux complices, elle prévoyait quelque malheur, et l'aspect de Désiré ne lui disait que trop qu'elle ne se trompait pas. Elle ferma vivement la porte et vint rejoindre Prosper et Désiré.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Prosper au même instant, frappé lui aussi des allures singulières de son jeune frère.

—Ce qu'il y a, ce qu'il y a, c'est que tout est à recommencer ! Voilà ce qu'il y a ! fit le sinistre mioche d'une voix altérée.

—Comment ? Que veux-tu dire ? s'écria Prosper stupéfait.

—Jeanne d'Esparre n'est point morte. Elle se porte comme père et mère, et se marie dans huit jours !

—Vivante ! balbutia Prosper en tremblant.

—Je m'en doutais ! murmura Julie, les sourcils froncés et la bouche crispée.

—Nous sommes perdus ! s'écria Prosper, avec un accent de terreur découragé !

—Perdu, non, mais bien malades ! répliqua Désiré, l'air abattu, pour la première fois, depuis qu'il avait entrepris l'affaire.

Il y eut un moment de silence pesant. L'homme et le ga-

min restaient immobiles et comme accablés. Julie se promenait de long en large à travers la chambre.

—Que dis-tu de cela ? reprit enfin Prosper en s'adressant à sa fiancée.

Celle-ci s'arrêta brusquement. Jamais son admirable visage n'avait exprimé plus de dureté et de résolution. Ses yeux avaient quelque chose de farouche, quand ils se fixèrent sur les traits décomposés de Prosper.

—Je dis, répondit-elle, les dents serrées et la voix sifflante, que vous me faites pitié, tous les deux.

Désiré releva la tête.

—Oui, pitié ! Jeanne n'est pas morte. Eh bien, c'est à recommencer, voilà tout ! comme le disait tout à l'heure cet enfant.

Elle désignait du geste Désiré, qui devint rouge d'humiliation.

—Et si vous reculez, c'est moi qui agirai ! conclut-elle.

—Non, non, pas de ça, belle sœur ! interrompit vivement le gamin, piqué au vif dans son hideux amour-propre. Je n'ai pas dit que je renonçais.

—Ni moi non plus, se hâta d'ajouter Prosper, reprenant un peu de cœur devant l'énergie de la jeune femme. Seulement, la situation est grave. Si mademoiselle d'Esparre est vivante, elle a dû parler de la lettre reçue par elle, du faux rendez-vous. On sait qu'il y a eu guet-apens, et on en recherche les auteurs.

—Malheur ! c'est bien ce que je crains ! fit Désiré. Mais on ne trouvera rien. Je suis bien trop malin pour cela. D'ailleurs, elle a déchiré la lettre. Donc, pas de traces, pas de preuves !

—Ne craignez rien de ce côté, fit-elle ironiquement. N'a-t-on pas dit à Désiré qu'elle se mariait dans huit jours ?

—Oui, certes.

—Eh bien, si elle se marie... avec le comte, n'est-ce pas ?

—Parbleu !

—C'est qu'elle n'a rien dit. Croyez-vous qu'elle se sera amusée à raconter à son futur mari qu'elle a failli trouver la mort en allant rejoindre un amant ? Elle se sera empressée de tout taire et de tout cacher, et je vous répond que ce n'est pas elle qui ira rien révéler ni dénoncer personne !

—C'est vrai, cela ! fit brusquement Prosper. Tu as raison, Julie. Et c'est pour cela que les journaux n'ont rien dit. Leur silence s'explique et n'est pas une menace pour nous !

—Mais qui a pu la sauver ? continua la jeune fille, préoccupée.

—Oh ! ça, c'est le cadet de mes soucis ! répliqua vivement Désiré. Elle vit, voilà ce qui nous intéresse. Nous avons travaillé pour le roi de Prusse. Et, si on la laisse faire, elle épouse dans huit jours... et après, un mioche, c'est-à-dire la ruine.

—Il ne faut pas que cela soit ! fit Prosper.

—Donc, il faut recommencer !

—Non, dit Julie. Une nouvelle tentative contre elle serait trop dangereuse, et, d'ailleurs, nous n'en avons ni le temps...

—Ni la possibilité matérielle, interrompit Désiré, à présent qu'elle est retournée chez son tuteur.

—Elle est à Paris ?

—Rue de Navarin !

—Alors, nous abandonnons les millions ?

—Non pas ! reprit Désiré, qui semblait tout à fait remis de son émotion et de ses terreurs, surexcité et piqué d'émulation par l'énergie de sa belle-sœur en perspective, auprès de qui, à

aucun prix, il ne voulait déchoir. D'abord, il y a le million qui revient à Julie, si Jeanne n'a pas d'enfant, au bout de deux ans.

—Est-ce en lui laissant épouser ce misérable comte de Noiville que nous atteindrons ce résultat ? s'écria Prosper en grinçant des dents. Et si elle ne meurt pas, elle...

—Il peut mourir, « lui ! » termina la jeune femme d'une voix sourde et l'œil étincelant.

—Ah ! cela me va, cela ! Oui, Julie, tu as raison. Puisque mademoiselle d'Esparre nous échappe, pour le moment, du moins, eh bien ! frappons cet homme, ce sera une vengeance en même temps qu'une bonne affaire, car je le hais ! et il y a trop longtemps qu'il reste impuni.

Désiré, qui était resté silencieux depuis une minute et paraissait comme étranger à ce qui se disait autour de lui, se frappa tout à coup le front et se leva. Ses yeux jaunes brillaient de joie et d'astuce féroce.

—Tu le tuerais ? demanda-t-il à son frère.

—Plutôt deux fois qu'une ! répliqua Prosper devenu pâle de colère.

—Tu le frapperais sans trembler ?

—Oui, mille fois !

—Le jour où je te mettrais le couteau à la main, où je te dirais : Il est là ! Tu n'hésiterais pas ?

—Non !

—Eh bien, ne t'inquiète plus de rien.

—Que veux-tu dire ?

—J'ai un nouveau plan, mais qui demande encore à être creusé.

—Bast ! fit Prosper, de nouveau découragé. Ce sera peut-être la vengeance ; mais, s'il est marié, nous n'en sommes pas moins volés !

—Au contraire, frère. Il faut qu'il se marie. Le veuvage nous laissera une bonne année pour retourner vis-à-vis de Jeanne d'Esparre. Toute la question, c'est qu'elle n'ait pas d'enfant. Et, en s'y prenant à temps, nous réussirons.

—Explique-toi, demanda Julie qui écoutait en silence, suivant son habitude, une fois qu'elle voyait les choses parvenues au point où elle voulait les amener.

—Impossible ! C'est encore trop vague. Mais laissez-moi faire. Je sens que je suis sur la bonne voie.

Et l'affreux gamin fit une pirouette joyeuse. Prosper allait insister. Julie lui fit signe de se taire. Elle connaissait le gamin : elle l'avait vu à l'œuvre et savait qu'on pouvait se fier à son intelligence diabolique du mal.

—Je vous quitte, reprit Désiré. Je reviendrai, sans doute demain. D'ici là, dormez sur vos deux oreilles et ne vous montrez pas trop.

Il s'approcha de la jeune fille.

—Vous verrez, lui dit-il fièrement, que je ne suis pas un enfant, et que je suis de ceux qui fond peur et non pas « pitié. »

Julie l'attira vers elle et l'embrassa sur les deux joues en jouant la tendresse. Il lui faisait horreur, à la vérité, bien qu'elle s'en servît ; mais ayant besoin de lui plus que jamais, et ayant deviné le genre de fascination qu'elle exerçait sur cette nature précocement vicieuse, elle n'était pas femme à reculer devant les moyens qui pouvaient assurer la réalisation de ses rêves de fortune et de vengeance.

Désiré lui rendit son étreinte avec une véritable violence ; puis, se débarrassant de ses bras, il s'élança vers la porte en leur criant triomphalement :

—Au revoir !

XIII.

Le lendemain de bonne heure, Désiré, revêtu de ses plus beaux vêtements, sonnait à la porte cochère de l'hôtel de Noiville.

La porte tourna sur ses gonds et le benjamin de la veuve martin se trouva en face d'un suisse à splendide prestance, mais à visage on ne peut plus rogue, et qui se rembrunit encore, quand il vit à qui il avait affaire.

—Que demandez-vous ? dit-il brutalement au gamin qui tournait sa casquette entre ses mains, avec un air de timidité affectée.

—Je désirerais parler à monsieur Alexandre.

—Au valet de chambre de monsieur le comte ?

—Oui, monsieur.

—Est-ce pour affaire sérieuse ? parce que, sans cela, il n'aime pas à être dérangé.

—Je viens de la part d'un ami, je lui apporte une réponse qu'il attend avec impatience.

—C'est bien, entre et reste là ! fit le suisse d'un ton bourru, en lui montrant la cour.

—Pas commode le Pipelet ! pensait Désiré à part soi.

Pendant que le suisse, car c'eût été déshonorer sa belle livrée rouge que lui appliquer le nom vulgaire de concierge, se dirigeait vers sa loge, contre le mur de laquelle on voyait une grande chaîne de fer, correspondant à une grosse cloche et agitait trois fois cette cloche d'un geste lent et solennel, Désiré jetait un regard autour de lui.

—Mâtin ! fit-il entre ses dents, c'est chouette ici !

Et son œil faux, plein de convoitises sourdes, prenant mesure de la vaste cour, finement sablée, comptait les marches du perron majestueux, abrité d'une élégante marquise qu'il faillait franchir pour pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel, dont la façade un peu froide se dressait, percée de ses hautes fenêtres où l'on entrevoyait de riches tentures.

Jamais Désiré n'avait rien vu, n'avait rien rêvé de pareil à ce luxe sérieux et de bon goût qui révèle la richesse amoncée depuis des siècles entre les mêmes mains.

—Patience ! patience ! murmura-t-il, comme pour calmer les élans de l'envie et de la convoitise ; avec les millions de la demoiselle, nous finirons bien par nous payer, un jour ou l'autre, des cambuses aussi chic que ça !

Il en était là de ses réflexions, quand Alexandre, l'imposant valet de chambre du comte de Noiville, apparut sur le perron.

—Pour vous, monsieur Alexandre ! lui cria le suisse en lui désignant Désiré du doigt, et il rentra noblement dans sa loge.

Le gamin, la casquette à la main, car il ne se serait pas permis de se couvrir dans une si belle cour, devant un si beau concierge et un si beau valet, s'avança vers celui à qui il voulait parler.

—C'est moi que vous demandez ? fit Alexandre avec cette condescendance des gens de la noblesse, lorsqu'ils s'adressent à leurs inférieurs.

—Oui, monsieur... du moins je le crois, si vous êtes bien le valet de chambre de monsieur le comte Gérard de Noiville.

—C'est moi-même, mon petit ami.

—Vous connaissez monsieur Baptiste, le cocher du baron de Vernon ?

Désiré avait entendu ces noms dans la conversation sur-

prise par lui, et que nous avons rapportée précédemment, et se rappelait fort bien que le dit Baptiste devait avoir déjà quitté Paris avec son maître, pour quelque temps.

—Parfaitement ! répliqua Alexandre. Est-ce lui qui vous envoie ?

—Lui-même !

—Seriez-vous, par hasard, le groom que je lui ai demandé ?

Et la figure du valet de chambre exprima une vive satisfaction.

—Dame ! monsieur... si je puis vous convenir ?

—C'est ce que nous allons savoir. Avez-vous déjà servi ?

—Chez un marchand de chevaux, oui, monsieur, et, en dernier lieu, dans des écuries d'élevage.

—Seriez-vous le jeune garçon dont monsieur Baptiste m'a parlé... un nommé Pierre Henry ?

—C'est moi-même et voici mon livret, signé de la dernière maison où j'ai servi.

Ce disant, après avoir fouillé dans sa poche, Désiré tendait à son interlocuteur les divers papiers qu'il avait volés au malheureux Pierre Henry, dans la maison abandonnée de Saint-Maur-des-Fossés, après l'y avoir assassiné, circonstances que l'on connaît.

Alexandre prit le livret et l'examina attentivement. Il était parfaitement en règle, et les certificats étaient excellents. Cela parut augmenter encore la satisfaction du valet de chambre. Il rendit le livret au faux Pierre Henry en lui disant :

—Quel âge avez-vous ?

—Bientôt quatorze ans.

—Êtes-vous fort ? Vous paraissez un peu frêle

—Oh ! je suis courageux.

—Vous montez très bien à cheval ?

—Je le crois.

—Alors, c'est conclu ! se hâta d'ajouter Alexandre, enchanté. Tu me reviens, et je t'engage.

—Plairai-je à monsieur le comte ? demanda Désiré d'un air timide.

Alexandre fronça le sourcil.

—Ne t'inquiète pas de cela ! répliqua-t-il. Du moment que je te prends, tu n'as rien d'autre à voir. Voici les conditions : Trente francs par mois, couché, nourri, blanchi, la livrée, et quelques petits profits, que nous te laisserons, si tu es gentil !

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter votre confiance et vos bontés, monsieur le valet de chambre.

—Et tu auras raison, parce que, sans cela, mon garçon, ça ne serait pas long.

Et Alexandre se rengorgea en homme qui a le sentiment de sa puissance et des égards qui lui sont dus.

—Tu es libre ? reprit-il.

—Oui, monsieur.

—Où demeures-tu ?

—A la Varenne Saint-Maur, où j'ai laissé une malle d'effets.

—Il faut commencer ton service, ici, dès demain.

—A quelle heure ?

—A huit heures.

—J'y serai.

—C'est entendu.—Voici ton denier à Dieu.

Et le valet de chambre glissa une pièce de cinq francs dans la main de Désiré, puis tournant les talons, il rentra dans l'hôtel.

—Monsieur Joseph, fit Désiré, en remettant son chapeau, peut-on vous offrir un verre ?

—Mais volontiers, garçon ! répliqua le cocher dont la figure enluminée se dérida.

Une heure après, Désiré était de retour avenue Trudaine.

XIV.

Le lendemain matin, à huit heures précises, Désiré sonna it à la grande porte de l'hôtel de Noiville, rue de l'Université.

Un fiacre, pris par lui à la gare de Vincennes, où la veille au soir, il avait mis en dépôt une malle remplie d'effets achetés au Temple, l'avait amenée au but de son voyage.

—Ah ! c'est vous ! fit le concierge, ou plutôt le suisse, qui le reconnut aussitôt. Heure militaire ! cela va bien. Monsieur le comte tient essentiellement à l'exactitude. On m'avait annoncé votre arrivée. Je vais avertir monsieur Alexandre.

Un coup de sonnette prévint le valet de chambre, qui ne tarda pas à paraître au haut du perron.

—Me voici, monsieur, lui dit Désiré. J'ai amené ma malle. Où faut-il la déposer ?

—Pouvez-vous la porter seul ?

—Oui, monsieur.

—Alors, suivez-moi.

Désiré, qui était très vigoureux sous son aspect chétif, chargea la malle sur son dos avec l'aide du suisse, et emboîta le pas derrière monsieur Alexandre. Tous deux arrivèrent ainsi au deuxième étage, en passant par un escalier de service qui aboutissait à un long couloir sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.

Le valet de chambre ouvrit l'une de ces portes et entra dans une pièce assez grande, bien éclairée et bien aérée, meublée d'un lit confortable, d'une armoire à portes pleines, d'une toilette munie de sa garniture, de quatre chaises et d'une table en noyer. Il y avait une cheminée ; et, sur la cheminée, se dressait une pendule de marbre flanquée de ses deux candélabres ornés de leurs bougies respectives.

—Bigre ! c'est coossu ici ! se dit Désiré. Et si c'est ainsi qu'on loge le groom, que doit ce être du bourgeois ?

—Les domestiques couchent habituellement au troisième étage, lui dit Alexandre, en l'aidant à se décharger de sa malle, mais je préfère que vous occupiez cette chambre. Vous serez plus près de l'escalier qui conduit aux grands appartements, et il y a une sonnette d'appel communiquant avec le cabinet de monsieur le comte.

—Bien, monsieur Alexandre.

—Monsieur le comte est prévenu de votre engagement, il désire vous voir ; dans un instant, je vous présenterai à lui. D'ici là, vous allez prendre avec moi connaissance des dispositions intérieures de l'hôtel, afin de n'être pas trop emprunté quand on aura besoin de vos services. Venez !

Alexandre sortit de la pièce, et Désiré referma la porte derrière eux.

Nous profiterons de l'occasion pour les suivre et visiter l'hôtel où vont se passer quelques-uns des événements les plus importants du drame que nous racontons.

L'hôtel de Noiville avait sur la rue de l'Université un développement d'environ quarante-cinq mètres. Le corps de bâtiment principal s'élevait entre cour et jardin. On arrivait dans la cour d'honneur par une large porte cochère, près de laquelle

s'ouvrait une porte bâtarde, servant aux allées et venues des piétons et des gens de la maison.

A droite, en entrant, on voyait la loge du concierge, petit bâtiment de construction solide. Au-delà de la loge s'étendaient les communs.

A gauche, s'élevaient les écuries et les remises, et au-dessus se trouvait la chambre destinée au logement du palefrenier.

L'hôtel lui-même était isolé au milieu de la cour par un large couloir, couvert d'une marquise en verre, et conduisant de chaque côté au jardin qui occupait le fond de la propriété. Le jardin vaste, bien planté, dessiné à l'anglaise, ayant des arbres séculaires, se terminait sur la rue de Verneuil par un mur élevé. A gauche, la rue de Poitier le bornait. A droite, les murailles des maisons voisines lui servaient de clôture.

L'escalier de service s'ouvrait dans le couloir de gauche. Dans le couloir de droite, une porte basse conduisait au sous-sol, occupé par l'office, les cuisines et les caves.

Au centre de l'hôtel, six marches abritées par une marquise aboutissaient à un large vestibule, au fond duquel on montait aux étages supérieurs.

Quatre pièces formaient le rez-de-chaussée. Un salon, une salle de billard, d'un côté. De l'autre, la salle à manger et un fumoir.

Les appartements particuliers du comte remplissaient le premier étage. Ils se composaient de deux chambres à coucher, d'un cabinet de toilette, d'un cabinet de travail, et de deux vastes salons.

Chaque pièce avait son entrée sur le couloir, et toutes les pièces communiquaient entre elles. Deux appartements plus petits et quelques chambres détachées composaient le deuxième étage, auquel on pouvait atteindre par deux escaliers assez petits, placés à droite et à gauche, à l'extrémité du couloir du premier étage.

Les chambres des domestiques, la plupart mansardées, étaient reléguées au troisième étage, ainsi qu'un certain nombre de pièces de débarras.

Alexandre conduisit Désiré d'étage en étage et de pièce en pièce, lui expliquant minutieusement les divers moyens de communication qui reliaient ce vaste ensemble.

Le groom gravait dans sa mémoire toute cette topographie compliquée, en homme qui étudie le terrain sur lequel il va livrer bataille. Une chose le frappa tout d'abord. C'est que, de la chambre qu'il allait occuper, il pourrait aller et venir sans éveiller l'attention de personne, passer d'un étage à l'autre, descendre même au jardin sans être vu.

—Nous allons avoir de l'encombrement pendant quelques jours, lui dit le valet de chambre.

—Comment cela, monsieur ?

—Les peintres, les tapissiers, viennent demain pour transformer en partie l'hôtel. Monsieur le comte se marie dans une douzaine de jours, et il faut naturellement changer une partie des aménagements, afin d'y recevoir dignement madame la comtesse.

Désiré s'inclina la tête pour toute réponse, comme si la chose lui était parfaitement égale, et comme si la nouvelle de ce mariage le laissait dans une complète indifférence.

—Tantôt, poursuivit le cocher, je vous montrerai la chambre à coucher de monsieur, qui va devenir celle de madame.

Cette revue terminée, Désiré, qui jugea qu'il n'avait jamais mieux employé son temps, descendit à l'office, où il prit sa part

du premier déjeuner de la valetaille, dont il sut se faire bien venir dès les premiers instants.

A dix heures, monsieur Alexandre l'appela de nouveau. Il s'agissait de le présenter à monsieur de Noiville.

Quel que fût l'endurcissement de ses nerfs, l'affreux gamin ne put s'empêcher d'éprouver un léger frisson, au moment de comparaître officiellement devant celui contre lequel il nourrissait des projets de mort prochaine.

— Ah ! ah ! fit monsieur de Noiville de son ton souffisant lorsque le valet de chambre lui eut désigné Désiré qui se tenait à distance, sa casquette à la main, les joues plus pâles encore que l'habitude et l'air un peu embarrassé, ce qui ne déplut pas au comte, lequel l'attribua à son aspect imposant. Ah ! ah ! Notre petit groom ! Pas mal en vérité, pas mal ! Un peu emprunté, un peu bête encore, mais on le formera, s'il a de la bonne volonté.

— Je ne demande qu'à contenter monsieur le comte, répliqua la gamin d'une voix qui tremblait malgré tous ses efforts.

— Je l'espère bien. Vous êtes orphelin, d'après ce que m'a dit Alexandre ?

— Enfant trouvé, monsieur le comte.

— Alors, vous ne me volerez pas, pour nourrir votre famille, ricana Gérard de Noiville. Il paraît que vous avez servi dans une maison d'entraînement à la Garenne Saint-Maur ?

— Oui, monsieur le comte.

— J'ai vu le certificat, ajouta le valet de chambre.

— Fort bien. Alors vous connaissez les chevaux. Cependant je tiens à ce que vous montiez dans la perfection. Tous les matins, jusqu'à nouvel ordre, vous prendrez un cheval et vous irez vous promener au bois, pendant deux heures. Savez-vous lire ?

— Oui, écrire aussi.

— On ne peut mieux.

Le comte se retourna vers le valet de chambre.

— Alexandre, lui dit-il, conduisez immédiatement cet enfant chez le tailleur de mes gens, et procurez-lui une livrée à sa taille. A deux heures, je sortirai et je désire qu'il m'accompagne dès aujourd'hui, convenablement équipé. Vous ferez atteler le petit panier.

Alexandre s'inclina et partit suivi de Désiré.

— Tu as plu, morveux ! lui dit le valet. Si tu sais t'y prendre, tu as trouvé la pie au nid.

— Je ferai de mon mieux, répondit le faux Pierre Henry avec un sourire.

Moins d'une heure après le nouveau groom de monsieur le comte de Noiville était habillé des pieds à la tête. Il lui restait encore quelques instants avant que son maître sortit. Il en profita pour grimper à sa chambre, où il écrivit à la hâte sur une feuille de papier blanc, les mots qui suivent :

« Demain à sept heures du matin, trouve toi en face de la Chambre des députés, du côté de la place de la Concorde. Désiré. »

Il plia le papier en quatre, le glissa sous une enveloppe, et y mit pour adresse :

PROSPER MARTIN, AVENUE TRUDAINE.

Mais il est temps maintenant de savoir ce qu'il était devenu du cadavre du véritable Pierre Henry, assassiné par celui qui venait d'endosser audacieusement sa personnalité.

XV.

On n'a pas oublié très certainement la façon dont Désiré, le crime accompli, s'était débarrassé du cadavre du pauvre petit Pierre Henry.

A l'aide de la brouette, découverte par lui dans le jardin de la maison abandonnée où la victime et le meurtrier avaient établi leur domicile réciproque, à l'insu l'un de l'autre, le fils cadet de la veuve Martie avait conduit le corps jusque sur les rives de la Marne. Arrivé là, il l'avait sorti de la couverture épaisse où il l'avait enveloppé afin d'empêcher l'écoulement du sang, et il avait poussé la masse inerte sur les pentes de la berge.

Cette berge était rapide, si rapide que Désiré avait cru que le corps ne s'arrêterait que dans l'eau, ce qui lui donnait quelques jours avant qu'il revint à la surface et que l'assassinat fût signalé, contacté ! Malheureusement pour la réussite des projets du jeune assassin, la berge était garnie d'arbustes, au milieu desquels croissaient et s'entrelaçaient les rameaux capricieux du houblon sauvage et de la fausse clématite. Si donc Désiré eût attendu quelques instants pour savoir ce que devenait le corps, il l'eût vu rouler, puis s'arrêter tout à coup, et rester empêtré dans les lianes et les grandes herbes, à peu de distance de la rivière où il devait s'engouffrer.

Mais Désiré, malgré son apparent sangfroid, n'en était pas moins à son coup d'essai, on ne prévoit pas tout ! puis il avait hâte de fuir ! Il ne se douta donc nullement de ce qui arrivait, et ayant quitté le pays, dans la nuit même qui suivit sans avoir vu personne, puisqu'il se cachait soigneusement et évitait toute rencontre, tout rapport avec les habitants de Saint-Maur-des-Fossés et des environs, rien ne vint l'avertir des circonstances que nous allons rapporter.

L'endroit choisi par le futur groom du comte de Noiville pour se débarrasser du corps de sa victime, était fort peu fréquenté. Il n'y passait guère que de rares promeneurs isolés, ou quelques ménagères se rendant au lavoir établi sur le petit bras de la Marne, en face de l'île Mâchefer, dont nous avons eu déjà occasion de parler, lors de la tentative faite contre mademoiselle Jeanne d'Esparre.

Il pouvait être cinq heures du matin, lorsque deux comères, poussant chacune devant elles une brouette chargée de linge vinrent à passer dans le sentier qui suivait la berge de la rivière. Elles causaient tout en marchant, bien qu'elles se trouvaient à la file l'une de l'autre.

Tout à coup, celle qui tenait la tête s'arrêta brusquement prêtant l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda sa compagne, s'arrêtant à son tour.

— Il m'a semblé entendre.

— Quoi donc ?

— Du bruit, là !

Et d'un mouvement de tête, elle indiqua la berge, sans lâcher les bras de la brouette.

— C'est des rats ! fit la seconde.

— Non, non, que j'te dis, Françoise ! On dirait un soupir. Tiens, entends-tu ?

— Oui, oui, c'est vrai, ça ressemble à un râle étouffé.

Les deux femmes devenues un peu pâles, lâchèrent, pour le coup, leurs brouettes, et s'avancèrent vers la berge, entraînées par la curiosité qui dominait un commencement de terreur. Elles se penchèrent en avant, essayant de voir à travers le fouillis des arbustes et des lianes.

Tout à coup, celle qui avait appelé sa compagne Françoise poussa un cri de frayeur.

—Là ! là ! un corps ! fit-elle.

—C'est un enfant ! répliqua l'autre.

—Et tout couvert de sang.

—Il aura voulu gagner le bord de l'eau, ces satanés gamins !... Le pied lui a manqué...

—A moins que ce ne soit un assassinat !

—Un assassinat ?

Et Françoise recula de deux pas.

—Dame ! C'est pas en tombant qu'il aurait perdu cette quantité de sang ! Il ne bouge plus. C'est à peine s'ils respire.

Françoise s'était rapprochée.

—Oui, oui ! fit-elle. On entend son souffle, un vrai souffle de moribond !

—Accident ou crime ! ajouta la première, qu'on appelle familièrement la mère " Tintin " dans le pays, et qui semblait la plus résolue, c'est pas nous qui pouvons le retirer de là, et nous ne pouvons abandonner ce pauvre petit !

—Non, certes, mais que faire ? demanda Françoise d'une voix troublée.

Elle était beaucoup plus jeune que la mère Tintin et assez gentille avec ses cheveux bruns ébouriffés sous un petit bonnet de lingette et sa camisole bien blanche aux manches retroussées.

—Faut prévenir le brigadier.

—J'y cours ! fit-elle avec empressement, comme si elle avait hâte de s'éloigner de ce spectacle tragique.

Abandonnant aussitôt sa brouette et sans attendre la permission de sa compagne, elle prit sa course pour aller avertir la gendarmerie et chercher main forte.

La mère Tintin, plus cuirassée aux fonctions de ce bas-monde, resta près de la berge, regardant de son mieux pour tâcher de reconnaître le malheureux qui agonisait à quelques mètres d'elle.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Françoise, tout soufflée, revenait accompagnée du brigadier de gendarmerie et d'un gendarme. Tous les trois marchaient au pas de pourse.

—Qu'est-ce qu'il y a, la mère ? s'écria le brigadier. Un accident, un crime ?

—J'en crois bien que c'est un crime ! Mais regardez vous-même !

—J'ai toujours fait prévenir le commissaire de police et envoyé quérir un médecin, répliqua le brigadier.

Tout en parlant, il s'était avancé sur la berge et apercevait assez distinctement le corps de Pierre Henry.

—Hum ! fit-il encore. Je crois bien, en effet, que c'est un crime.

—Il vit encore, dit Françoise, un peu plus rassurée, depuis qu'elle avait amené la gendarmerie.

—On doit. Nous allons d'abord essayer de le tirer de là.

—Allons, Sabatier, continua-t-il en s'adressant au gendarme qui l'accompagnait ; un coup de main ! Ça n'est pas commode... la berge est rapide et glissante en diable !

—On y arrivera tout de même, brigadier ! répondit tranquillement Sabatier.

Les deux hommes quittèrent leur chapeau et leur sabre qu'il dépressèrent sur l'une des brouettes, et, plus libres de leurs mouvements, descendirent avec précaution le long du talus presque à pic, en se retenant aux troncs flexibles des arbustes poussés là.

Enfin, ils atteignirent le corps.

—Bigre ! fit le brigadier, je le crois bien que c'est un assassinat ! Quel coup de couteau ! Le gremlin n'y allait pas de main morte. Et contre un enfant encore ! car ça n'a pas plus de quatorze ans !

—Il n'est pas tout à fait mort ! répliqua Sabatier, mais il n'en vaut guère mieux ! La gorge coupée... en voilà un qui ne demandera plus la parole !

—Pauvre petit ! murmura la Françoise attendrie en essuyant une larme. Qui est-ce qui a pu le mettre dans cet état ?

Pendant ce temps, et tout en échangeant leurs observations, le brigadier et le gendarme dégagèrent le corps des lianes dans lesquelles il était enfoui et comme garotté.

Quand ce travail préliminaire fut terminé, ils soulevèrent doucement le corps, déjà en parti raidi, et commencèrent à gravir le talus pour gagner la berge.

—En douceur ! brigadier, en douceur ! disait Sabatier. Le mioche est en piteux état, et la moindre secousse pourrait bien l'achever !

Les deux hommes étaient parvenus sur le terrain uni du sentier. Ils y déposèrent leur sinistre fardeaux. L'enfant poussa une sorte de soupir et un flot de sang vint aux lèvres de la blessure hideuse qu'il portait au cou.

—Il va " passer " ! s'écria la mère Tintin, qui cherchait à le reconnaître.

—Tiens, il a aussi une blessure par derrière, dans les reins ! s'exclama le brigadier, dont les mains étaient pleines de sang. Le malheureux n'en reviendra pas !

Au même instant, une voiture s'arrêtait à l'angle du sentier. C'était celle du commissaire de police qui arrivait accompagné de son secrétaire, d'un second gendarme et du docteur Tourasse, qu'il avait amené avec lui pour plus de rapidité.

Quelques curieux commençaient également à apparaître. Voyant passer le commissaire, le médecin et les gendarmes, ils étaient doutés qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire et accouraient se repaître du spectacle d'un drame quelconque.

Bientôt tout le monde fut autour du corps.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1893 — No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1890, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — *Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Saute par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloises honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sansplaut, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sansplaut (suite et fin), Les Drame de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & OIB, EDITEURS.

Boîte 1986.

17 rue Ste-Thérèse.